



Tu vis à Paris, je pense

Sarah Rocheville

Numéro 10, 2022

Des fées aux pleureuses : les figures de l'accompagnement, du berceau au tombeau

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1097838ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1097838ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de langue française (Université de Montréal)

ISSN

2369-3045 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Rocheville, S. (2022). Tu vis à Paris, je pense. *MuseMedusa*, (10).
<https://doi.org/10.7202/1097838ar>

© Sarah Rocheville, 2022



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Tu vis à Paris, je pense.

Sarah Rocheville

Mots-clés : Récit, deuil, mère, abandon, funéraire, Québec, Paris, voix, hantise, autofiction.

Keywords: Narrative, mourning, mother, abandonment, funeral, Quebec, Paris, haunting, autofiction.

Ma mère est partie une nuit d'avril quand j'avais sept ans. Au matin, ne me voyant pas à l'arrêt d'autobus, la voisine a sonné à la porte et nous a trouvés, mon frère et moi, endormis dans nos petits lits. Ma mère n'est pas morte cette nuit-là, elle est simplement partie. Elle nous a redonné des nouvelles par téléphone six semaines plus tard. Elle ne reviendrait pas, elle l'a dit à mon père *d'une voix douce, comme si tout était normal*. Mon père a d'abord été démoli, puis très en colère. Puis il a multiplié les femmes dans son lit et il s'est calmé, il est redevenu lui-même, accordant toute la place à son tropisme victimaire. Il vit aujourd'hui au chalet du Lac Noir à Saint-Jean-de-Matha. Il change d'amoureuses. Elles ont souvent l'âge de ma mère au moment de sa fuite, les mêmes cheveux. Pour les yeux, c'est plus difficile à trouver. Ceux de ma mère cillaient peu. Un vrai hibou, mais doux.

En 1994, j'ai lu un roman de Nancy Huston à sa sortie, *La Virevolte*. Une mère abandonne ses enfants pour se consacrer à la danse. J'étais presque adolescente, j'ai hurlé de toutes mes forces, piétinant les coussins du sofa de colère, on ne me reconnaissait plus. Qu'un tel récit d'abandon soit écrit, contenu, arrangé - motivé simplement - m'a révoltée. Nancy Huston a aussi, paraît-il, été réellement abandonnée. Dans son roman, elle invente à sa mère une nouvelle raison de vivre (la danse, cette passion dévorante. *You bet.*). L'écriture de son roman a été une manière de lui pardonner, de « mettre un point final à [son] histoire¹ ». C'est ce qu'elle affirmait à Radio-Canada à l'époque.

¹ Société Radio-Canada, « La constance de la fugue », Radio-Document, Montréal, 1996, cité par Marie Béïque, « *La Virevolte*, compte rendu », *Recherches féministes*, vol. 9, n° 2, 1996.

Tu vis encore à Paris, je pense. Dans un trois pièces. Les portes fenêtres à double vitrage du salon laissent entrer une lumière hésitante et lucide, comme toujours à Paris. Tu as installé un canapé de velours face aux dévorantes fenêtres donnant sur le ciel gris. Un hibiscus, un laurier et trois aériens ficus à nervures, devenus des arbres avec les années – *devenus des adultes*, allais-je dire – donnent à la pièce une densité délicate, presque douloureuse.

Il n’y a dans ta chambre qu’un grand lit et une penderie à deux sections. À gauche les vêtements que tu as gardés de ton ancienne vie. Tu en as de nouveaux à droite. Ils sont plus beaux, plus sobres. La cuisine offre un minuscule comptoir à découper les légumes, un évier et de très hautes armoires. Même si tu es grande et longue – une algue –, il te faut un tabouret pour atteindre une tasse ou le saladier. Les quelques livres que tu possèdes sont cachés dans les caissons du bas, sous l’évier, à côté du poêlon et de la bouilloire. Tu ne les voulais ni au salon, ni dans ta chambre.

Tu aimes recevoir Louis et ses amis de temps à autre pour discuter et réaliser un plat compliqué. Tu déplies alors la table rangée derrière la porte d’entrée. Le vin est bon. Une fois les invités partis, tu replies la table. Tu t’assois longtemps devant les grandes fenêtres. Tu allumes ton ordinateur. Tu t’endors ainsi jusqu’à ce que la nuit soit traversée, ou jusqu’à ce que Louis te téléphone pour dire un merci amoureux.

Il règne chez toi une légèreté botanique, une odeur de brique, une impudeur. Tu te reposes. Dehors, la poussière, les trottoirs salis, la pisse des chiens, les autobus, les camions, les

trains, les vêtements trop chauds, l'odeur de poisson, les sacs éventrés : cela te rassure. Tu es une femme autrefois épuisée. Tu reprends des forces. Tu n'as maintenant que peu de choses, peu de gens. Tu es vive comme une eau renouvelée sous la glace au printemps, tu rajeunis d'année en année. Il te fallait une grande ville comme Paris, un endroit qui te soutienne, qui se tienne *malgré toi*. Fuir à la campagne aurait été une erreur. Les humains s'y flairent sans arrêt, échangent des choses, des sentiments, ils se scrutent en continu. Il faut rendre des comptes, se justifier, apprendre, comparaître. Paris est déjà une vieille histoire bavarde, indolore, sépia. Elle anesthésie sans chercher à soigner, elle a abdiqué. Elle laisse les plaies visibles. À Paris, le handicap est commun, connu, esthétisé sur de grandes photographies installées le long des jardins et des parcs. La maladie est partout. Il n'y a qu'à marcher ou prendre le bus pour la voir. Fichée dans cette trame bougonne et mauvaise, l'énergie te revient par à coup, sursauts ressentis au hasard d'une promenade toujours à pied. À Paris, tu n'as pas peur de te laisser engloutir, noyer par la mer agitée du Maine en été ou par l'ivresse de l'automne au Québec. Tu ne vois plus l'horizon. Tu ne vois plus le visage de tes enfants. Tu ne nous reconnaîtrais plus, ni ton fils ni moi. Tu nous as *perdus de vue*. Tu as tellement moins peur.

J'ai appris récemment que Fernande de Crayencour, la mère de Marguerite Yourcenar, est morte 10 jours après avoir accouché. Elle a *laissé sa vie à sa fille*. Moi, je n'ai pas reçu ma vie en échange de celle de ma mère. Elle m'a fait un cadeau, elle m'a laissée vivre sans payer le prix de sa mort. Ma mère n'est pas morte en accouchant de moi, elle n'a pas

échangé sa vie contre celle d'un enfant, elle n'a rien cédé à quiconque, n'a pas à se faire pardonner. Elle est partie en 1984, elle s'est retirée sans mourir, durant une nuit calme. Elle a exercé son privilège, celui de partir, de laisser les bruyants derrière. Elle nous a seulement laissé le loisir de la pleurer, de hurler nos plaintes entendues jusque dans les forêts très noires bordant les chutes Monte-à-Peine-et-des-Dalles. J'ai pleuré ma mère comme ces extraordinaires pleureuses aux sanglots décuplés qui se jettent sur le sol, secouées par de larmoyants élans trop chantés, trop joués, payés cher.

Oui, tu es forcément à Paris. *Sur* Paris, dis-tu. Après toutes ces années, tu as fini par fondre ta langue dans celle de tes amis. C'est que tu es musicienne. Ton oreille perçoit, parle à son tour. Tu ne copies pas, tu n'imites pas. Tu contribues, tu alimentes la fluidité du monde. Tu dis : « *magnifique !* » plusieurs fois par semaine. Au marché, par exemple, devant des oursins. Ou devant des volets bleus d'une ruelle. Ou en sortant d'un film. Tu le dis au caissier. Tu le marmonnes parfois. En quittant une soirée, tu te retournes et tu chuchotes à tes hôtes, comme s'il s'agissait d'une chose si importante que tu n'avais pas osé la leur communiquer jusqu'à cette minute :

« *Merci pour la soirée, vous étiez magnifiques.* »

Une fois engouffrée dans le taxi qui te ramène dans le XIII^e, tes hôtes s'enlacent, ils sont galvanisés – malgré eux – par ta spontanéité. Ils te trouvent touchante, fraîche, très

québécoise. Tu es une belle femme au port de reine. Grande. Profonde. Tu as 61 ans maintenant, tes cheveux courts sont bien coupés, denses et noirs, traversés par quelques courants argentés qui les structurent. Tu formes avec Louis un couple admirable. Vous semblez libres – vous n’habitez pas ensemble, vous riez souvent, tu restes énigmatique, toujours. *Spirituelle.*

Leur as-tu dit ? As-tu raconté ta disparition ? Non. Tu as pourtant pris l’avion, un soir d’avril il y a près de quarante ans. Tu n’es plus revenue. Tu es sur Paris désormais. Comme sur ta véritable monture. Tu te tiens droite sur ton chemin à toi et ce chemin est *sur Paris*, vaste réservoir de fantasmes fanés consigné sur la carte géographique qui ornait le mur de la chambre d’enfants que tu partageais avec tes sœurs que tu n’oublies pas malgré ton silence. Tu déambules jour après jour sur ce territoire où tout est montré et rien n’est vu. Ta vie est rêvée et le rêve est vécu. Tu n’as plus d’attaches autres que ce rêve qui te délie de tout, de nous, de moi. Tu as été ma mère. Dans tes rêves, tu l’es toujours. Et de fait, tu as raison, tu l’es toujours. Tu veux pour ton corps des ailes. De longues ailes aux plumes denses et lentes, qui prennent leur vitesse dans un bruit de feuilles froissées par le vent. *Frrrrr frrrrrrr.* Tu t’envoles, tu montes au-dessus de la ville Lumière. Tu vois les jardins et les champs tu es à la fois Nils Holgersson et l’oie sauvage qui le porte. Tu es cela qui perçoit en même temps le goudron et le ciel, le brique et le vent. Ta respiration est lente, tu voles jusqu’à la nuit. Puis jusqu’au matin. Et plus tu voles, plus le temps passe, plus tu t’apaises.

Et moi, je t'invente une vie qui m'accompagne comme le récit toujours accompli de ton abandon. Comment faire cesser ton histoire, ma mère ? Comment faire taire les voix en moi qui cherchent à te rejoindre ? Reviens. Tu as formulé un sort et je ne cesse de m'exercer à pleurer. Je t'attends pour taire ma plainte insensée. Tu pourras entrer doucement pendant mon sommeil. Quitte Louis, quitte ton appartement, reviens parmi les arbres. Je veillerai sur toi. Ne reste pas dehors, nous nous taisons c'est promis.